

La gestion de la culture, élément générateur du développement a Kinshasa

par Delphin MUBANGA LABENG

Resume

Nous voulons par ce travail démontrer comment la culture est l'élément générateur du développement dans un milieu donné et cela en rapport avec les divers aspects de la vie humaine.

En effet, l'anthropologie de libération nous a instruit à orienter le choix du sujet de la présente étude vers la culture et le développement à Kinshasa pendant que le souci du mieux-être de tout homme et de tout l'homme a inscrit notre investigation dans un champ bien limité qu'est la ville de Kinshasa.

Car, si nous parlons d'une problématique aussi importante comme celle-ci que nous avons intitulée: « La gestion de la culture et le développement à Kinshasa », nous voulons traduire notre préoccupation qu'est celle de chercher à comprendre si la culture congolaise en général, et Kinois en particulier peut effectivement générer le développement en capitalisant les richesses culturelles.

Sachant bien sur qu'il suffit seulement pour le Kinois d'utiliser sa conscience qu'un véritable développement peut alors se déclencher sur tous les aspects de la vie tant sur le plan socio-économique que sur le plan musical.

D'où, nous avons axé notre réflexion autour de la culture, de la manifestation de la culture à Kinshasa, de l'inventaire des cultures à Kinshasa, pour enfin aborder l'aspect pour une culture développante.

Introduction

A l'heure actuelle, les scientifiques s'accordent à soutenir que la culture est à la base de tout développement. On ne développe pas un peuple, un peuple se développe, a dit Joseph Kizerbo cité par MUKABA Mbutu (1997).

Développer une société engage d'emblée dans cette conception difficile à soutenir de supériorité et d'infériorité ; de grands et de petits ; des développés et de sous-développés ; de civilisés et d'archaïques. Un jugement de valeurs ne peut que ramener au temps des premiers anthropologues, ceux-là qui considéraient certaines sociétés comme étant sans histoire et, par conséquent, dépourvues de la culture et qu'on devait humaniser.

Ce qui a justifié la naissance des courants de pensée comme la négritude et le panafricanisme, ainsi que toutes les luttes pour les indépendances des pays colonisés qui, après avoir compris les enjeux, ont réalisé qu'il leur appartenait de reconquérir leur identité afin de se développer eux-mêmes.

On comprend dès lors que se développer implique une prise de conscience, un sens de responsabilité, une considération de soi, une base ainsi qu'une maturité que chaque peuple possède et qu'il est censé exploiter pour son épanouissement.

C'est donc un effort de dépassement perpétuel qui habite un homme ou un peuple toujours à la recherche du mieux-être. Si nous considérons que le développement se traduit par le mieux-être humain, la réalité observée et vécue dans notre société congolaise se distance largement de ce point de vue.

L'homme congolais vit démuné à plusieurs égards. C'est plutôt le « moins-être » humain qu'il affiche aux yeux de l'humanité. Doit-on comprendre qu'il lui manque des réponses adaptées aux problèmes qui se posent dans sa société ou dans son environnement, ou encore que ses réponses sont mal gérées ? Partant de l'assertion selon laquelle tout développement doit partir de la culture locale, la situation sociale précaire du peuple congolais en général et celle des Kinois en particulier, suscite en nous cette interrogation : la culture en soi peut-elle réellement être génératrice du développement notamment à Kinshasa ?

Telle est la préoccupation de cet article consacré à la gestion de la culture et le développement à Kinshasa. Tenter de satisfaire à cette curiosité scientifique nous a conduit à recenser en premier lieu les cultures présentes à Kinshasa avant de prendre en considération les activités réelles concernant celle de la gestion de la culture en tant qu'élément générateur de développement à Kinshasa.

1. Discussion autour du concept de culture

L'analyse du concept de « culture » a pour finalité de l'inscrire dans le contexte de la présente étude. Raison pour laquelle nous estimons que ce point dépasse le cadre d'une simple définition des concepts, d'autant plus qu'il prend en charge l'analyse des mécanismes de cette gestion de la culture à travers les variables de ce travail.

Dans son cours d'anthropologie générale, Lapika insiste sur la nécessité de comprendre un concept en le situant d'abord dans son sens étymologique, puis dans son sens littéraire avant de considérer son sens scientifique (1998). Ainsi, le mot Culture provient du latin «colore» qui signifie cultiver la terre, cultiver les plantes.

Dans ce sens, le mot culture s'applique d'abord aux cultures agricoles, mais aussi à une action de l'homme qui cultive.

Au sens littéraire et figuré, on le distingue selon qu'il est au singulier ou au pluriel. Au singulier, la culture renvoie à l'érudition. Un homme cultivé, c'est quelqu'un qui a la tête pleine, qui a un raffinement moral ou encore qui a beaucoup de connaissances. C'est un homme instruit. Ainsi, un enfant c'est celui qui est bien éduqué ou instruit. Au pluriel, les cultures équivaleraient aux civilisations différentes ou les civilisations se traduiraient par les cultures différentes.

Au sens anthropologique, plus de 160 définitions inondent la littérature scientifique. Parmi elles, nous reprenons celle de Tylor (1998) qui stipule que : « la culture est un ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, le droit, les coutumes et toutes les autres aptitudes et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société ».

Bokonga présente, dans son ouvrage, quatre conceptions de la culture. La conception philosophique qui établit une distinction entre culture et civilisation. Dans cette philosophie, la civilisation est extérieure à l'homme et comporte des composantes matérielles, tandis que la culture est considérée comme intérieure et se situe sur le plan social et sur le plan individuel. C'est dans ce sens, ajoute-t-il, qu'on dit couramment qu'

« on se cultive » et non «on se civilise» (BOKONGA, 1996).

La conception historique considère, quant à elle, la culture ou la civilisation dans sa double dimension spatio-temporelle. Ce qui correspond, selon cette conception, à une des définitions que le petit Larousse illustré donne. Pour ce dernier, il s'agit d'un ensemble de caractères propres à la vie intellectuelle, artistique, morale et matérielle d'un pays ou d'une société à un moment donné de son histoire. Dans ce sens, on parle de la civilisation grecque ou de la culture de nos ancêtres,... Comme on peut le remarquer, cette conception semble confondre les deux concepts : culture et civilisation.

La conception psychologique et pédagogique part de la définition selon laquelle la culture est un ensemble de comportements propres au genre humain qui s'acquièrent par l'apprentissage, qui se transmet d'un individu à un autre ou d'une génération à une autre.

Pour la conception anthropologique et sociologique, en plus de Tylor, il est mis en exergue celle de Kroeber et Kluckohn qui distingue deux grands domaines de la culture : la culture matérielle et la culture non-matérielle. La culture matérielle, appelée aussi civilisation ou artefacts, comprend toutes les productions techniques et scientifiques tandis que la culture non-matérielle, appelée parfois les mantifacts, est faite «du système des valeurs, des convictions religieuses, de l'éthique, de l'activité linguistique, des productions littéraires, artistiques, etc. ».

Lulia Nechifor prétend, lui, résoudre les confusions qui sont créées autour du mot culture en s'appuyant sur les quatre sens ci-

après : Au sens étroit, le mot culture désigne les œuvres de l'esprit, c'est-à-dire les beaux-arts et les belles lettres.

Au sens sectoriel, il est tout ce qui relève du « système culturel » opposé aux autres systèmes (politique, économique et bio-social), et qui comprend à la fois la langue, les mentalités, l'opinion, l'information, l'éducation, la recherche scientifique, la philosophie, les religions, (Lulia N., 1998).

Au sens global et anthropologique, une culture est l'ensemble des institutions, des techniques, des comportements, des croyances et des valeurs qui caractérisent une société donnée, considérée dans sa spécificité et sa différence... (Mukendi Wa Meta, 2001).

A travers ces échanges sur la culture, on réalise que c'est un mot complexe qui suscite beaucoup de polémiques que nous ne pouvons pas prétendre épuiser à travers ces quelques lignes. Les différents points de vue évoqués comme les institutions, les techniques, les comportements, les croyances et les valeurs culturelles, ne constituent que des illustrations qui permettent de dégager une compréhension assez claire du mot « Culture ».

2. Manifestation de la culture a Kinshasa

Kinshasa est une ville cosmopolite dans ce sens qu'elle est à cheval entre les cultures d'origine congolaise et celles d'origine étrangère, importées et qui cohabitent les unes les autres. Les contacts continus et permanents entre les différents peuples encouragent la perméabilité des cultures ainsi que la mutabilité des valeurs culturelles dont les traces sont indélébiles. A titre illustratif, dans le domaine vestimentaire, de par son habillement, son

comportement et sa manière d'agir et de penser ; le kinois en particulier se confond avec africain de façon général, l'Européen, l'Asiatique et l'Américain.

Ce Kinois qui vit l'acculturation dans son habillement, son comportement, sa manière d'agir, voire même sa façon de penser ; c'est de lui qu'il s'agit bien sur.

Les habitudes alimentaires sont bouleversées, à telle enseigne qu'une fois atterrie, sur l'assiette du kinois, sans trop de complications, la farine de maïs réservée jadis surtout aux Kasaiens devient l'aliment de base dans la recette de nombreux foyers Kinois ; le « Fumbwa » du Bas-Congo défie actuellement les casseroles des Kinois d'une manière générale.

Dans le même ordre d'idées, les impératifs de la sécurité sociale jadis garantis par le mécanisme de la solidarité clanique, balayés de nos jours par l'individualisme hérité de la société coloniale, obligent les individus, face à la crise économique, à régenter des chaires de solidarité, à l'image de la société traditionnelle cela notamment, en se réfugiant dans des églises foisonnasses et des associations diverses, tribales ou professionnelles. D'aucuns encore passent leur temps devant leurs postes téléviseurs à suivre la musique, le théâtre, les prières ou les informations, ou encore à discuter qui sur les musiciens ou la musique, qui sur les pasteurs ou les églises, qui sur une pièce théâtrale ou des acteurs, qui sur un match de football ou sur un joueur, qui sur un homme politique ou sur un article paru dans un journal.

Pour les uns, la réussite procède nécessairement par les études universitaires ou supérieures ; pour les autres, il faut quitter le pays et s'installer à l'étranger. Toutes ces réalités captivent une

catégorie de la jeunesse qui certains sont pour les études et les autres ne sont pas pour les études. Aujourd'hui, aller à l'étranger est un véritable combat de gladiateur qui mobilise tous les moyens dont dispose la famille du candidat. Pour les autres encore, la réussite dans la vie exigerait que l'on se confie en DIEU ou que l'on attende le concours des circonstances.

Ces différents éléments d'observation non exhaustifs amènent à réfléchir sur la nature du Kinois et sur la façon dont il envisage son avenir. Dans ce sens, dire un mot sur le citadin de Kinshasa consiste à évoquer en premier lieu sa nature désarticulée, désintégrée, indifférente et par conséquent oisive et sans orientation pour son avenir, car un individu sans culture, c'est celui qui vit sans identité culturelle.

En deuxième lieu, quelles que soient ses désarticulations, il y a lieu de relever dans son comportement ce qu'on peut appeler une certaine unité culturelle qui se construit par le fait d'acculturation et qui regroupe un certain nombre de caractéristiques communes, partagées par la majorité d'habitants de Kinshasa.

Autrement dit, la culture à Kinshasa connaît des manifestations qui ne relèvent plus des origines traditionnelles de chaque culture particulière. Le fond culturel commun par la société, par la ville, amende les cultures particulières. Et comme un seul homme, le Muluba par exemple fait ce qu'il trouve à Kinshasa en cas de deuil, de mariage, de rites dans diverses natures sans tenir compte de ce que font les ascendants restés au Kasai. Ceci est également la pratique pour un Tetela, un Kongo, un Ntomba, etc.

Pour être plus concret, en plus des similarités relevées en matière de gastronomie ou associations culturelles, d'autres

exemples peuvent aussi être éloquentes. On se marie le samedi, un rameau est planté au coin de la rue pour signaler un cas de deuil, etc.

Par ailleurs, vouloir comprendre la cause d'un tel bouleversement exige de parcourir le passé, de l'époque coloniale jusqu'à ce jour. Ainsi, après avoir assujéti les sociétés traditionnelles à son pouvoir, « l'œuvre coloniale axa ses actions sur une visée essentiellement géographique, politico-administrative et surtout économique, sur le plan culturel et idéologique, l'Etat colonial n'a pas jeté les jalons d'une nation ni favorisé l'émergence d'une société globale à base commune » (Malemba-M. N'siakila, 2003).

Malemba explique : « Congolais, par exemple, les individus le furent, mais tout en demeurant paradoxalement membres à part entière de leurs groupes traditionnels respectifs. L'individu était même identifié suivant le palier inférieur de la société, à savoir son clan, son village, sa tribu. Cette tare a été léguée à l'ex-colonie et est malheureusement en activité jusqu'à ce jour». (Malemba-M. N'siakila, 2003). Ainsi atteint-elle plusieurs autres domaines de la vie.

Si pour certains, cette désarticulation trouve sa justification dans le passé colonial, nous pensons qu'à cela s'ajoute les causes internes parmi lesquelles celle qui fait l'objet de la présente étude, à savoir la gestion de la culture par l'autorité locale.

3. Inventaire des cultures a Kinshasa

Si identifier le Kinois s'avère une tâche difficile en ce jour, on sait néanmoins ; qu'il est à la fois dans la culture locale,

d'importation, de symbiose et naissante. Nous voulons expliquer ces types de cultures, en commençant par la culture dite locale.

A. La culture locale

Nous entendons par la culture locale, toutes les productions authentiques de l'homme congolais, du temps des ancêtres jusqu'à ce jour et qui donnent l'impression de ne pas avoir subi une influence extérieure quelconque.

Nous alignons dans cette catégorie : les coutumes, certains objets d'art conservés au musée, aux archives nationales, certaines habitudes et pratiques liées à la tradition, les croyances aux ancêtres, la palabre africaine, le sens du travail, etc...

B. La culture d'importation

Il s'agit ici des cultures étrangères acceptées et adoptées comme telles. A titre d'exemple les écoles, le transport par véhicule, les appareils électroniques et ménagers, les constructions, l'habillement, le travail de bureau, les hôpitaux modernes, les religions, la technologie, les médias, la radio, la télévision, le droit positif, l'industrie, le livre, sont les éléments issus des cultures d'importation.

C. La culture de symbiose

Cette catégorie s'explique par la mise en commun des cultures rencontrées. La culture de symbiose est vécue ou observée à travers le mariage, le deuil, la musique, les soins médicaux, le théâtre, l'éducation, etc.

D. La culture naissante

Nous appelons « culture naissante », toute celle qui voit le jour par suite d'une inadaptation. On citera à titre d'illustration : le mode d'habillement, la débrouillardise, la prostitution, les activités ou les stratégies de service, etc.

Il s'avère cependant important de souligner que la promotion et la diffusion de la culture à Kinshasa sont fonction de certaines expressions qui sont rappelées dans le point comme l'expression de la diffusion de la culture à Kinshasa.

Signalons que la culture à Kinshasa revêt plusieurs expressions pour se promouvoir et se diffuser. Parmi ces moyens, les plus actifs sont la musique, le théâtre, la religion, les écoles, les églises, les associations culturelles, les bibliothèques, les expositions, les fêtes, les foyers (ménages), les médias, les publicités, etc.

4. Pour une culture développante

Les lignes qui précèdent ont expliqué l'incapacité du congolais à produire le développement national par manque d'une conscience et d'une identité nationale que devraient lui procurer sa culture, celle que nous appelons « culture locale ». Dans ce point, notre préoccupation consiste à saisir ou à comprendre si le problème réside dans le premier aspect ou dans le second. Autrement dit, la gestion de la culture concerne-t-elle les artefacts ou les mentifacts et de quelle manière ?

Comblé à une telle inquiétude oblige d'abord à relever la nuance qui existe dans cette notion par rapport à la matérialité et à

l'immatérialité de la culture. Il est certes évident que la culture matérielle existe et doit faire l'objet d'une gestion. Et même s'il faut la créer ou la recréer continuellement, l'homme créateur doit se prédisposer à cette activité. Dans ce sens, nous rejoignons les idéalistes qui soutiennent la préexistence de l'esprit sur la matière dans la mesure où il revient à l'esprit d'organiser l'utilisation de cette dernière au profit de la société (GUDIJIGA, 2002-2003).

Et comme ce même esprit se caractérise actuellement par l'inconscience, voilà qui pose le problème du remodelage de mentalité, théorie que nous exploitons au point suivant à titre d'élément de méditation susceptible d'améliorer la situation perpétuée.

4.1. Du changement de mentalité

La Sociologie définit la mentalité comme un ensemble de croyances et habitudes d'esprit qui informent et commandent la pensée d'une collectivité, et qui sont communes à chaque membre de cette collectivité. Le sens courant emprunté à la psychologie la définit comme un état d'esprit, de dispositions psychologiques ou morales.

Le changement implique pour sa part un mouvement. Il s'agit, pour le cas d'espèce, du passage d'un état moins bon à un autre meilleur s'appuyant sur une mentalité prédisposée au progrès qui procède d'une conscience culturelle, A ce propos, ce qu'il y a à remodeler, c'est cette mentalité émaillée d'insuffisances préjudiciables au développement.

A titre de rappel, nous avons cité : l'ignorance, l'inconscience, l'absence d'esprit de créativité, la méconnaissance de la culture, l'attentisme, la passivité, la perte du sens et le manque de

fierté du travail, l'absence de prédispositions au développement etc. De ce fait, nous pensons paraphraser Malu Wa Kalenga (1993), lorsqu'il parle de la révolution de l'intelligence. En effet, préoccupée de saisir comment fonder dans la durée la prospérité de la nation, cet auteur trouve la réponse dans l'éducation de cette dernière qu'il précise dans une éthique du beau, du bien et du vrai, tirée de la science.

Il estime que quand l'activité scientifique est bien conduite, elle constitue au total une pédagogie du vrai, du beau et du bien dans la mesure où, (fondant sa conviction sur la primauté de la vérité en toute chose, la recherche, la découverte et la défense du vrai qui la caractérisent constituent un comportement vertueux qui éduque au bien et au beau.

On comprend dès lors que le bien et le beau qui émanent du vrai scientifique se distinguent de ceux vulgaires qui sont relatifs parce que contextuels. Ainsi, Malu considère la révolution de l'intelligence comme « une nouvelle organisation de l'activité de Recherche-Développement (R-D) qui s'appuie sur le constat selon lequel la ressource renouvelable de base de l'humanité est encore l'intelligence créatrice de l'homme lui-même qu'il importe de mettre en œuvre de la façon la plus efficace possible » (Malu Wa Kalenga, 1993).

Abordant à son tour l'aspect de l'intelligence créatrice de l'homme pour son mieux-être, Gilbert Malemba-M. N'sakila explique que « ... la créativité n'est pas gratuite : elle est toujours et nécessairement motivée par un désir insatisfait. Ce qui revient à dire que le créatif est un individu soucieux, espérant, tourné vers le futur à cause d'un présent qui trahit et fait triompher un passé complice. Ce qui insinue que la créativité consiste en une solution tant attendue implicitement ou explicitement... ».

Le créatif use d'une intelligence qui repose sur une pensée divergente qui fouille dans plusieurs directions, bat volontiers les buissons à la recherche de solutions nouvelles, fournit des réponses inattendues parfois risquées (Malemba M. Nsakila, 2003).

Si l'on doit s'inscrire dans la logique de Malemba, on dira que la misère dans laquelle vit le Congolais constitue un présent décevant. De ce fait, il doit se montrer soucieux et s'engager dans une Recherche-Développement pour des lendemains meilleurs. Ce qui n'est possible que moyennant l'acquisition d'une conscience et d'une identité nationales, prédispositions indispensables aux créativités développantes. Il faudra également un certain nombre d'exigences au préalable avec interpellation et une culture-éducation s'impose.

4.2. De la conscience et de l'identité nationale

La conscience est la faculté de connaître sa propre réalité et de la juger ; c'est cette connaissance même. C'est aussi la faculté d'avoir une connaissance de soi, dit-on. Ainsi, un peuple qui se connaît a la possibilité de s'évaluer et de s'améliorer progressivement.

Ngub'usim ajoute que la conscience est une créativité de connaissance de sujet sur lui-même, sur ses activités, sur son action. La conscience est le degré de connaissance interne qui accompagne nos impressions « (savoir qu'on sait) et nos actions (savoir qu'on agit) » (2001-2002, p. 174).

Cependant on distingue la conscience psychologique de la conscience morale. La première se réfère à la connaissance liée à l'activité psychique pendant que la seconde porte sur les jugements de valeur morale des actes.

S'agissant de l'identité, signalons que chaque société humaine se construit une certaine identité sur base des expressions collectives et de plusieurs générations de ses membres. L'identité consiste dans la conscience d'appartenir au groupe et de partager son histoire, son patrimoine culturel, ses mythes, etc. On comprend dans ce sens que l'identité relève de la culture et de ce fait, elle peut s'appliquer à tout groupe humain que ça soit au niveau d'une tribu, d'une province et d'une nation.

Dans cette lancée, l'identité nationale, comme la définit Malemba (est une appartenance à un pays, constituée sur base d'un idéal commun à toute une population regroupée dans les limites territoires autour des mêmes institutions (Malemba-M. N'sakila, 2003).

Conclusion

Parler d'une problématique aussi complexe que celle du dialogue entre culture et développement/traduit notre préoccupation à comprendre si la culture congolaise peut générer le développement et de quelle manière la RDC, à travers son Ministère de la Culture et des Arts qui est le gérant n°1 de la culture congolaise avec sa population rentabilise ses richesses culturelles dans la perspective de son développement.

Les réponses à ces inquiétudes nous ont poussé de s'occuper de la gestion de la culture à Kinshasa ; il s'est agi en premier lieu de dégager la gestion théorique de la culture à travers l'analyse des variables : culture, Développement et gestion en deuxième lieu, nous avons donné un aperçu général du vécu de la culture à Kinshasa ainsi que de ses expressions de diffusion ; et en troisième lieu, en fin, nous avons scruté les Activités réelles de la gestion de

la culture par certaines structures de la place. S'agissant du Ministère de la Culture et des Arts, signalons que celui-ci a sa façon de concevoir et comprendre les choses ; il est même à la base de la méconnaissance de la culture locale. Aujourd'hui quand on parle de la culture, on vise vite et souvent la musique dans toutes ses dictassions.

A la fin de cette démarche, il est ressorti le décalage observé entre la gestion théorique et sa pratique sur le terrain. Ainsi, il sera mieux de mettre en exergue les théories de l'incompétence, de la motivation et de l'étouffement de certaines initiatives pour mieux permettre une bonne gestion de la culture et un bon développement à Kinshasa. Dans cette optique, interviendra une étape qui se base principalement sur le changement de mentalité comme élément de médiation à même d'aider le Kinois à sortir de son marasme ou mieux d'aider la culture Kinoise à servir d'un bon développement.

Bibliographie

BOKONGA, *La politique culturelle de la République du Zaïre Unesco*. Paris, 1996.

GUDIJIGA A., *Cours des Théories Anthropologiques et Analyse des auteurs*. 1ère Licence Anthropologie, UNIKIN, 2001-2002.

MALEMBA, G., *Identité post-tribale du Congo Kinshasa*. MES, Kinshasa, 2003.

MALU WA KALENGA, « Pour une révolution de l'intelligence », in *Quelle politique culturelle pour la troisième République*. Ed. Saint Paul, Kinshasa, 1993.

MUKABA M., *Cours de Civisme et Développement*. 1er Graduat Sociologie et Anthropologie, UNIKIN, 2001-2002.

MUKENDI WA META, *Cours d'Introduction à la Sociologie et à l'Anthropologie*. FSSAP, Unikin, 1995-1996.

MOBYEM, M., « Pour une politique culturelle nationale », in *Quelle politique culturelle pour la troisième République*. Ed. Saint Paul, Kinshasa, 1993.

NGUB'USIM M., *Cours de psychologie générale*. 1er graduat, Faculté de Psychologie ; UNIKIN ; 2001-2002.